

8  
37  
JEAN 'MICHOUD' #  
MACONNAIS

# GODEFROY DE LEUSSE

ARCHÉOLOGUE  
ET  
BIENFAITEUR PUBLIC

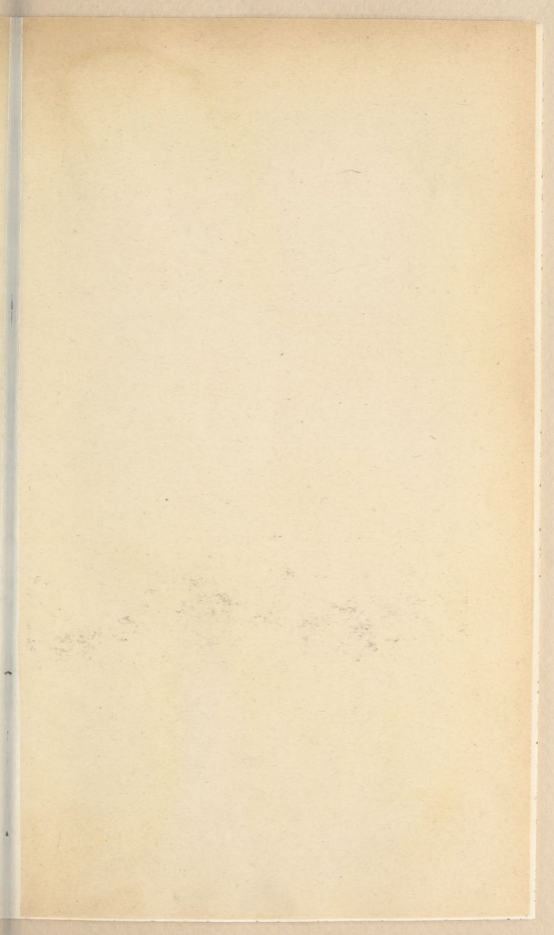


LARDANCHET

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

QUINZE EXEMPLAIRES  
SUR VERGÉ D'ARCHES  
NUMÉROTÉS DE I A XV







STUDIO  
107

JEAN MICHOUD

MACONNAIS

GODEFROY DE LEUSSE

ARCHÉOLOGUE

ET

BIENFAITEUR PUBLIC

PRÉFACE

DU

GÉNÉRAL WEYGAND

*de l'Académie française*

LARDANCHET

MCMLII

JEAN MICHON

MAISON

GODEFROY DE LESSE

ARCHÉOLOGIE

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE

1952

GENERAL WEYLAND

LARDANCHET

Copyright by Lardanchet, 1952.

« Seul, le don de soi donne son sens à la vie individuelle, en la rattachant à quelque chose qui la dépasse, qui l'élargit et la magnifie. »

Philippe PÉTAÏN,  
Maréchal de France,  
Chef de l'État

(*Appel à la jeunesse française*  
du 29 décembre 1940.)

« La Charité est la plus haute des vertus... Elle exige... le don tout entier de nous-mêmes. Car Charité veut dire Amour, et, qu'il s'agisse d'aimer Dieu, la Patrie ou ses semblables, l'amour réclame avant tout l'oubli de soi, le don total à l'idéal poursuivi, à la tâche entreprise. »

Général WEYGAND.

(Dédicace d'un livre offert en Juin 1950, au collège des RR. PP. Jésuites de la Rue Saint-Hélène à Lyon, par le professeur et les élèves de la Classe de Cinquième à l'élève le plus charitable de la classe.)

Le monde est un vaste jardin  
Où l'homme est un cultivateur  
Qui sème et qui récolte  
Et qui s'efforce de le rendre meilleur.

Philippe BÉGIN  
Monsieur le Secrétaire  
Ottawa, Québec

(Lettre à la Commission canadienne  
de la langue française)

« La Commission est la plus haute des vertus... Elle est  
le don fait à l'homme de son intelligence. Car Charles est  
dieu Amour et qui s'élève à l'état de l'homme  
ou ses semblables, l'homme devient avec tout son être  
le roi de son état à l'égard de son état à la fois  
entière »

(Philippe BÉGIN)

Éditions Les Éditions de la Presse, 100, rue Saint-Jacques,  
Montréal, Québec H2Y 1K7. Téléphone 391-1111.  
Distribution et les Éditions de la Presse de la Presse à la Presse  
et aux Éditions de la Presse.



## PRÉFACE

*Le livre que M. Jean Michoud a consacré à Godefroy de Leusse, archéologue et bienfaiteur public est d'une haute qualité. L'auteur y fait en effet revivre un homme qui passa son existence à se dévouer aux autres hommes de son pays, qui leur consacra toutes ses forces et qui ne travailla que pour eux, sur le plan social comme sur le plan intellectuel.*

*La première partie de l'ouvrage initie le lecteur à la vie héroïque — c'est le mot propre — du bienfaiteur.*

*A peine adolescent, Godefroy de Leusse est attiré par les activités charitables qui lui sont accessibles. Réformé, il s'engage en 1914 ; il est placé au train des équipages, il sert pendant toute la durée de la guerre au volant de l'un de ces camions automobiles que la Voie Sacrée de Verdun a rendus légendaires et n'accepte aucun grade. Rentré chez lui, son premier acte est l'érection d'un monument aux glorieux Morts de sa commune. Ce pieux devoir accompli, il se donne tout entier à ceux qui souffrent, victimes de la guerre, malades, vieillards, infirmes, enfants abandonnés. L'écho de sa charité se propage et de plusieurs lieues à la ronde les malheureux viennent à lui. Il est devenu leur providence. Son fichier Pro Aliis contient des centaines de noms. Pour ses protégés il n'épargne aucune peine, aucune démarche.*

*Il trouve naturellement le temps de s'occuper de sa paroisse, dont il est le marguillier. Il ne néglige ni la Croix Rouge, ni les établissements d'enseignement libre. Son parc est ouvert aux troupes de scouts.*

*La seconde guerre mondiale donne à Godefroy de Leusse*

*une nouvelle occasion de se dévouer. Il confectionne et envoie lui-même les colis des prisonniers de sa commune. Il visite régulièrement les foyers qui souffrent de l'absence des leurs : il prend note de leurs besoins et fait l'impossible pour adoucir leur sort. Mais la fatigue et les privations l'ont épuisé. Il entre à l'hôpital où, par humilité, il partage sa chambre avec un ancien serviteur. Avant le retour de la victoire, il meurt à côté des pauvres auxquels il n'a jamais cessé de se dévouer.*

*Voilà certes une exceptionnelle vie de chrétien, dont le récit suffirait à nous remplir d'admiration pour le héros de ce livre. Mais son existence présente une autre activité, celle du savant, à laquelle est consacrée la dernière partie de l'ouvrage.*

*Infatigable chercheur, archéologue, héraldiste, Godefroy de Leusse trouve encore le temps de se dévouer à l'Académie de Mâcon. « Travailleur acharné et merveilleusement fécond », dira de lui le Président de cette Académie, « dont le plus vif contentement consiste à faire bénéficier ses confrères de son érudition et à partager avec eux le fruit de ses recherches. » En fait il n'a publié qu'un petit nombre d'ouvrages ; il a tenu à laisser à ses concitoyens un trésor de documents où pourront puiser les travailleurs qui viendront après lui. La charité de son esprit ne le cède pas à celle de son cœur.*

*L'existence de cet homme est un modèle. Par sa façon de vivre et son exemple, il a contribué à maintenir dans sa région les vertus traditionnelles de piété, de patriotisme, d'honneur, de devoir, de discipline, de labeur qui ont fait, tout au long des siècles de son histoire, la grandeur et la prospérité de la France. Son souvenir méritait de ne pas périr ; son exemple devait demeurer.*

*Ces sentiments ont inspiré M. Jean Michoud, qui fut l'ami de son héros : aussi son livre est-il écrit avec une ferveur attachante. Un autre ouvrage où il a fait revivre Les Cuirassiers de Lyon, dans les rangs desquels il a combattu, nous avait déjà fait connaître avec quelle noblesse et dans*

*quel style il sait parler de ceux qu'il aime et admire. Son plus cher désir est que Godefroy de Leusse continue par son exemple à servir la Patrie après sa mort, comme il l'a servie de son vivant. Nous souhaitons que de nombreux lecteurs exaucent ce vœu auquel nous nous associons de tout notre cœur.*

## INTRODUCTION

WEYGAND

and style. It is a pity that the author has not been able to bring his work to a more satisfactory conclusion. The book is a valuable contribution to the history of the English language, and it is a pity that it is not more widely known. The author's treatment of the subject is clear and concise, and it is a pity that it is not more widely known.

1907

## REVIEWS

## INTRODUCTION

L'existence que nous allons essayer de faire revivre ici n'a rien de spectaculaire. C'est en effet celle d'un homme essentiellement humble par nature, dont l'activité se dépensa entièrement sous le signe de son humilité.

Dans l'ombre d'un effacement qu'il épaississait de tout son pouvoir, cet homme, qui était aussi essentiellement altruiste, dont le cœur s'ouvrait d'instinct à toute souffrance humaine, consacra le meilleur de lui-même à soulager les misères qu'il rencontrait sur son chemin.

Cet homme enfin, doué d'une haute intelligence, aimait passionnément l'étude et travaillait sans cesse à élargir le champ de ses connaissances. Chercheur infatigable, *memor dierum antiquorum*<sup>1</sup>, il a rassemblé sur le passé de sa petite patrie des documents nombreux et d'un grand intérêt scientifique : non pour lui-même — il en a publié fort peu — mais pour ceux qui après lui trouveraient profit à s'en servir.

Cet homme fut notre plus ancien et notre meilleur ami. Pendant un demi-siècle et davantage, nous avons habité à ses côtés, dans le même village. Ainsi sommes-nous devenu peu à peu le témoin de son œuvre bienfaisante : témoin d'abord inattentif, puis étonné, enfin rempli d'ad-

1. « Se souvenant du passé. Ps. CXLII, 5. » Pensée et référence notées par M. de Leusse.

miration, à l'instar de tous ses proches. Quant à ses travaux archéologiques, il ne nous en parlait guère, car il connaissait notre incompetence en ces matières : toutefois nous ne pouvions faire autrement que d'en suivre — de très loin — le développement.

Après sa mort, les siens voulurent bien nous déléguer le soin de classer et de dépouiller ses archives. Nous en dressâmes, vaille que vaille, un inventaire : et ce travail devint pour nous une nouvelle source de stupeur, en même temps que de respect envers la mémoire de celui qui avait réalisé une telle œuvre intellectuelle.

Dès lors nous avons conçu le projet de raconter l'existence de cet homme. Elle vaut, croyons-nous, la peine d'être connue. Qui sait ? Peut-être quelques-uns de nos lecteurs, si d'aventure il s'en rencontre, partageront-ils notre avis.

Ce n'était point celui de notre personnage. Ce doux entre les doux ne se fâchait que lorsqu'on voulait le remercier de ses bienfaits ou mettre en valeur son talent.

Nous avons cependant retrouvé dans sa correspondance le brouillon d'une lettre adressée par lui au fils d'un de ses vieux amis, qui venait d'écrire un ouvrage concernant son père et qui le lui avait envoyé. Cette lettre contient le passage suivant :

« En publiant ce volume vous avez accompli, Monsieur, « un pieux devoir. Du ciel — car pourquoi ne s'y intéres- « serait-on pas encore aux choses de la terre ? — du ciel « il vous sera reconnaissant d'avoir élevé à sa mémoire ce « monument du souvenir <sup>1</sup>. »

Aussi voulons-nous espérer que, du haut de son nouveau séjour, l'archéologue et bienfaiteur public d'Hurigny ne nous tient pas rigueur — comme il l'eût certainement fait

1. Lettre de M. de Leusse à M. Vaganay du 10 janvier 1938.

de son vivant — de consacrer les pages qui vont suivre à essayer de lui rendre justice.

Au surplus, nous estimons que c'est là non seulement le devoir de l'amitié et du souvenir, mais celui de la reconnaissance mâconnaise envers un homme de science et de bien qui a tant fait pour notre terre natale et pour ses enfants.

LA VIE HEROÏQUE

BIENFAITEUR PUBLIC

Il a consacré sa vie à l'étude et à la recherche de la vérité, et a été un des premiers à reconnaître l'importance de la science et de la culture.

Il a été un des premiers à reconnaître l'importance de la science et de la culture, et a été un des premiers à reconnaître l'importance de la science et de la culture.

de son vivant, de connaître les pages qui sont sorties  
 à ce jour de ses presses justes et de son jugement  
 Au surplus, nous estimons que c'est la non seulement  
 le devoir de l'honneur et de l'équité, mais celui de la sa-  
 connaissance inconnue envoie au public de science et  
 de bien qui a tant fait pour notre pays natal et pour ses  
 enfants.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.

Je vous prie de vouloir bien m'envoyer un inventaire  
 de ce que vous avez en ce genre, et de m'en faire un  
 état en copie de ce que vous en avez en ce genre, et  
 de m'en faire un état en copie de ce que vous en avez  
 en ce genre, et de m'en faire un état en copie de ce que  
 vous en avez en ce genre.



PREMIÈRE PARTIE

---

LA VIE HÉROÏQUE  
DU  
BIENFAITEUR PUBLIC

« Tout le monde l'aimait, parce qu'il  
sut toujours s'oublier pour penser  
aux autres. »

(Extrait du *Livre de la Sagesse*, que  
M. de Leusse avait fait inscrire  
sur le memento de sa mère.)

LIBRARY OF THE

LA VIE HEROIQUE  
BY  
BIENFAITEUR PUBLIC

THE LIBRARY OF THE  
BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE  
MONTREAL  
1000 RUE ST. JACQUES  
MONTREAL, P. Q.

## CHAPITRE 1<sup>er</sup>

### LES ORIGINES

Godefroy de Leusse est né le 31 mai 1873 au château d'Anthon, appartenant à son grand-père, le marquis de Leusse, qui venait de mourir quelques jours plus tôt.

Le village d'Anthon se trouve sur une hauteur dominant au sud le confluent qui réunit au grand Rhône cheminant dans sa plaine les eaux vertes de la rivière d'Ain accourues des montagnes. Il est situé « dans le Viennois en Dauphiné, à l'orient et à cinq petites lieues communes de Lyon, aux frontières de la Bresse <sup>1</sup>. »

Celui dont les pages suivantes vont s'efforcer de faire revivre la noble figure voyait ainsi le jour dans la province qui fut celle de tous ses ancêtres, puisque la famille de Leusse, l'une des plus anciennes de France <sup>2</sup>, est établie en Dauphiné depuis plus de neuf cents ans <sup>3</sup>.

« En 1112, nous voyons Guillaume de Lusson (ou « Leusse) accompagner l'empereur Henri V se rendant à « Rome, et qui pour lors traversait le Dauphiné. En 1301 « Aynard de Leusse, chevalier, est témoin d'un traité entre

1. Dictionnaire de La Martinière, I, 438.

2. « Cette famille est, croit-on, d'origine italienne, comme semblerait « l'indiquer notamment sa devise. » (Lettre du comte G. de Leusse à M. de Reure du 13 novembre 1933.)

3. Charte de 1099, prouvant qu'à cette époque « la famille de Leusse occupait un rang distingué en Dauphiné. » (Baron R. de Leusse de Syon, *Histoire généalogique de la famille de Leusse*, Lyon, Pitrat aîné, 1885, p. 2-5.)

« le Dauphin et le comte de Savoie. En 1350, Jordan de  
 « Leusse est l'un des dix-neuf seigneurs du Dauphiné qui  
 « apposent comme témoins leurs sceaux à l'acte de ces-  
 « sion de notre province au Roi de France par le Dauphin  
 « Humbert II. C'est ensuite Guy de Leusse, chevalier, qui  
 « remet au fils du Roi, le futur Charles V, l'épée et l'éten-  
 « dard de son maître le Dauphin, devenant alors cham-  
 « bellan de ce premier dauphin de la Maison de France <sup>1</sup>. »

De la croisade contre les Albigeois <sup>2</sup> à la bataille de Varey <sup>3</sup>, des guerres d'Italie aux guerres de religion, les Leusse combattent pour le Dauphin d'abord, pour le Roi de France ensuite, mais toujours au service de leur patrie et de leur foi catholique. Au XIV<sup>e</sup> siècle ils sont juges-mages du Viennois, puis du Graisivaudan. Au XVI<sup>e</sup>, l'un d'eux est gouverneur du château de Pipet à Vienne ; un autre, chanoine de la cathédrale Saint-Maurice, dans la même ville. Plus tard ils font la Guerre de Trente Ans. Le XVIII<sup>e</sup> siècle les trouve conseillers au Parlement de Grenoble.

« La filiation suivie de cette famille, commencée vers  
 « 1400, se poursuit jusqu'à nos jours, sans donner  
 « d'hommes marquants au sens strict du mot, mais for-  
 « mant une longue chaîne d'honnêtes gens, de braves sol-  
 « dats, de magistrats intègres qui furent tous de fidèles  
 « serviteurs de leur Roi et de fidèles amis de leurs vas-  
 « saux, qui ne désertèrent jamais leurs terres et ne pa-  
 « rurent à la Cour que lorsque le Roi les demandait. Aimés

1. Lettre du comte G. de Leusse à M. de Reure, *op. cit.*

2. En 1209, Guy de Leusse y fut un des lieutenants les plus dévoués de Simon de Montfort, qu'il délivra lors du siège du château du Puy Saint-Laurent. (R. de Leusse de Syon, *Histoire généalogique de la famille de Leusse*, nouvelle édition, Vienné, Henri Martin, 1924, p. 11, et *Généalogie de la maison de Leusse*, Lyon, Louis Perrin, 1848, citée par G. de Rivoire de La Bâtie, *Armorial de Dauphiné*, Lyon, Auguste Brun, MDCCCLXVII, p. 350.)

3. Livrée en 1326 par le Dauphin contre le duc de Bourgogne et le comte de Savoie : Aynard, Eymeric et Raymond de Leusse y prirent part.

« de tous, ils passèrent en faisant le bien autour d'eux :  
 « au moment de la Révolution, les habitants de Meyzieu  
 « furent les premiers à défendre contre les incendiaires le  
 « château de leur seigneur <sup>1</sup>. »

Ce dernier, le chef de la famille, Louis IV marquis de Leusse, seigneur des Côtes d'Arey, de Meyzieu, Chassieu, Bron, Saint-Mamert, du Colombier, baron de Corcelles, participe en 1788 à l'assemblée de la noblesse dauphinoise. Arrêté en 1793, il meurt « sur l'échafaud révolutionnaire, « le 25 Nivôse An II, à Lyon, martyr de sa foi politique « et religieuse <sup>2</sup>, après avoir écrit à ses enfants une lettre « admirable de résignation et de foi chrétiennes <sup>3</sup>. »

Son arrière-petit-fils, le comte Léon de Leusse, épousa en 1860 Émilie Turin d'Hurigny et vint habiter le château d'Hurigny en Mâconnais. Il eut cinq enfants, dont celui qui nous occupe ici.

Voici la description du blason de la famille de Leusse :  
 « Leusse en Dauphiné porte : de gueules à deux bro-  
 « chets adossés d'argent, accompagnés de trois Croix de  
 « Malte mal ordonnées, une en chef et deux en flancs.  
 Couronne de marquis.

Supports : deux lions.

Devise : *Onor in terra, lo spirito in cielo* <sup>4</sup>. »

1. Lettre du comte G. de Leusse à M. de Reure, *op. cit.*

2. Baron R. de Leusse de Syon, 1<sup>re</sup> édition, *op. cit.*, p. XI.

3. Lettre du comte G. de Leusse à M. de Reure, *op. cit.*

4. *Ibid.*, *op. cit.*



## CHAPITRE II

### LA JEUNESSE STUDIEUSE ET SPORTIVE

M. et M<sup>me</sup> de Leusse habitaient Lyon pendant la mauvaise saison. Ils occupaient, au n<sup>o</sup> 3 de la place Bellecour, un des étages supérieurs de l'hôtel Des Tournelles, qui eut l'honneur de recevoir le pape Pie VII à son passage dans cette ville.

C'est de là que le jeune Godefroy partait chaque matin, en compagnie de son frère Raphaël, un peu plus jeune que lui, pour se rendre à l'Externat Saint-Joseph, le collège lyonnais des Pères Jésuites, rue Sainte-Hélène. Il y fit toutes ses classes, de 1882 à 1891. Ce fut, dès les cours élémentaires, un excellent élève, très pieux, très appliqué, presque toujours premier en « excellence » et en « diligence ».

Après avoir passé à Lyon les deux examens du baccalauréat ès lettres, il suivit dans son collège, en 1892, les cours de préparation à l'école de Saint-Cyr. Mais s'il réussissait brillamment dans l'étude des lettres, sa lumineuse intelligence ne s'ouvrit jamais aux mathématiques, malgré les efforts d'une volonté déjà singulièrement tenace. En fin de compte, il dut renoncer à la carrière des armes, et ce fut là sans doute la première des déceptions dont la longue série devait jalonner toutes les étapes de son existence.

Il suivit alors quelque temps les cours de la Faculté Catholique de Droit de Lyon, où le droit civil était ensei-

gné par un des amis les plus intimes de son père, M. Charles Jacquier, futur bâtonnier de l'ordre des avocats de Lyon, dont l'admirable éloquence rayonnait alors d'un bout de la France à l'autre, au service de toutes les nobles causes. Mais la science juridique n'attirait pas particulièrement le jeune homme, et il ne fit que l'effleurer, sans se présenter aux examens.

Godefroy de Leusse, vers l'âge de sa majorité, a déjà commencé depuis de longues années à suivre la double voie qui va être la sienne sa vie durant <sup>1</sup>.

Sa personnalité a été formée par les disciplines religieuses et classiques du collège, par cet incomparable « dressage » de l'adolescent où excellent les Jésuites, ainsi que par l'éducation et par l'exemple que lui ont donnés ses parents.

Ceux-ci appartiennent à cette aristocratie lyonnaise dont la piété fervente, les mœurs austères, le culte des traditions, la vie simple et digne ont déployé de tout temps sur Myrelingues la Brumeuse <sup>2</sup> l'étendard discret de leurs vertus intransigeantes. Ils élèvent leurs enfants « à la dure », comme le disait un jour celui dont il est ici question à l'auteur de ces lignes ; ils ne leur refusent pas les saines distractions nécessaires à la jeunesse ; mais ils les marquent d'une empreinte indélébile et bienfaisante, en leur inculquant les principes d'ordre chrétien qui ont fait la grandeur de la patrie.

Ainsi coulé dans un moule d'acier, comme une lame bien trempée, l'esprit du jeune homme, qui possède au plus haut degré la soif de connaître <sup>3</sup>, s'oriente de très bonne heure vers les études d'archéologie, d'héraldique et d'histoire religieuse.

1. Nous verrons les débuts de sa voie bienfaisante dans le chapitre suivant.

2. Surnom donné à Lyon au xvi<sup>e</sup> siècle.

3. Son premier cahier de notes quotidiennes, datant du début de 1897, porte en épigraphe cette phrase significative : « Ne laisse passer aucune occasion de t'instruire ! »



Dès sa sortie du collège, il fréquente les Archives départementales du Rhône ainsi que la bibliothèque du Palais Saint-Pierre et celle de la ville de Lyon. En 1897, il connaît le conservateur de cette dernière, M. Desvernay ; il travaille avec lui à déchiffrer un vieux parchemin. Il passe de longues heures chez lui, tous les jours, à lire, la plume à la main, des ouvrages spéciaux. Avec son père et son frère Raphaël, il suit régulièrement les ventes de livres ; il connaît tous les libraires et bouquinistes de la ville, il leur achète des volumes qui traitent uniquement des sujets intéressant ses études.

Toute sa vie, il regrettera de n'avoir pas suivi l'enseignement de l'École des Chartes ; mais patiemment, obstinément, avec une volonté de fer et au prix d'un labeur qui pendant près d'un demi-siècle ne fera que gagner en acharnement, il acquerra cette science d'archiviste-paléographe qui convient si bien à son tempérament. C'est là en effet qu'au point de vue intellectuel se trouve sa voie. Par goût, par inclination naturelle, il est essentiellement un travailleur de bibliothèque, un bénédictin du *scriptorium*. De ces moines artistes qui, pendant la longue tourmente des invasions barbares et des luttes féodales, préservèrent à eux seuls les trésors de la science antique, Godefroy de Leusse a la modestie, l'humilité, le désir et même la manie de l'effacement, en même temps que la foi ardente, l'érudition profonde, le culte du passé.

Dans la seconde partie de ce travail, nous examinerons les résultats étonnants et ignorés de ses recherches. Il suffit d'avoir indiqué ici l'orientation générale, la direction où va converger toute son activité intellectuelle.

\*  
\* \*

Pour le moment, nous sommes aux environs de 1895... à cette époque charmante, séparée de la nôtre, semble-t-il,

par un intervalle immense et qui ressemblait de loin, mais par plus d'un aspect, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où périt, dit-on, la douceur de vivre. La France était riche, heureuse, prospère ; les facilités de l'existence dissimulaient les dangers qui pointaient à l'horizon ; il semblait naturel, même aux gens les plus sérieux, de se laisser vivre sans trop songer au lendemain.

Non que ce fut le cas des Leusse, bien au contraire. Trop bons chrétiens, trop vrais Français et aussi trop avertis pour ignorer les périls vers lesquels glissait leur pays, ils connaissaient le seul bouclier qui pût en écarter hasards et catastrophes. Ils étaient royalistes, par tradition de famille mais aussi par conviction profonde. Nous verrons plus tard que le comte Léon de Leusse et son fils furent correspondants d'un journal monarchiste. Le second faisait partie de la Jeunesse Royaliste de Lyon, il assistait à ses réunions. Mais sa timidité naturelle s'accommodait mal de l'action politique ; c'était un convaincu, ce ne fut jamais un militant.

Godefroy de Leusse est à cette époque dans le plein épanouissement de sa jeunesse. Très pieux, il assiste presque tous les jours à une messe matinale ; il monte à Fourvière tous les samedis matins ; il suit régulièrement le mois de Marie, et dans son journal quotidien il décrit de nombreux sanctuaires de la Vierge, d'après les sermons de cet office. Mais il sort aussi beaucoup ; il fait des visites aux amis de son âge <sup>1</sup>, il monte à cheval, il dîne en ville, il va parfois au bal (sans grand enthousiasme d'ailleurs). Dès 1897, il va même au « cinématographe », dont les premiers films commencent à se dérouler sur les écrans d'une ou deux petites salles lyonnaises.

La bicyclette est la grande nouveauté sportive, avec l'automobile, plus récente encore. L'une et l'autre n'au-

1. Il voit surtout MM. Eugène et François Gairal de Sérézin, Gabriel Perouse, Scipion Debannes, d'Avaize, Péricaud, ainsi que ses amis du patronage dont il sera question plus loin, et plusieurs jeunes gens du Mâconnais qui, comme lui, passent l'hiver à Lyon.

ront guère d'adeptes plus anciens ni plus fervents que les deux frères Leusse.

Depuis longtemps déjà ils ont chacun leur bicyclette, et ils roulent continuellement, faisant de l'entraînement, de longues promenades, allant voir des parents assez loin de Lyon, emportant leurs machines en voyage.

Pendant quelques années, en effet, ils font avec leur famille de fréquents déplacements. C'est Godefroy qui organise ces voyages, plusieurs mois à l'avance, qui en établit le plan, qui en étudie les détails matériels, qui retient les places en chemin de fer et les chambres à l'hôtel. En 1895 ils vont dans le Midi. En septembre 1897, toute la famille visite la Bretagne.

Dans son journal intime, notre personnage décrit minutieusement ce qu'il voit, en un style aisé, correct, sobre. Les descriptions colorées abondent : légendes pieuses du folklore local, églises et monuments étudiés avec un sens archéologique déjà fort averti, spectacles de la nature croqués en quelques lignes où transparait sa nature d'artiste. Parfois — il a pris à Lyon des leçons de dessin et de peinture — il illustre sa description de l'objet qui l'intéresse par des reproductions à la plume extrêmement précises, ou bien il fait le croquis d'un paysage.

Il interroge des spécialistes — ainsi le meunier de Save-nay sur le fonctionnement de son moulin à vent, ou le receveur du P. L. M. quant au mécanisme de la distribution des billets. Il prend sur place quelques notes hâtives, qui suffiront à son excellente mémoire pour reproduire intégralement, dans son journal mis au net, les détails qui lui ont été fournis.

Ces cahiers de notes, rédigés quotidiennement de 1897 à 1905 et intitulés *Au Jour le Jour*, contiennent ainsi une foule de renseignements intéressants sur les sujets les plus divers. Ils témoignent chez leur auteur une intelligence très vive et déjà mûrie, avide à saisir toutes les occasions de meubler l'esprit qu'elle anime, dans n'importe quelle branche des connaissances humaines. Toute sa vie, Gode-

froy de Leusse observera cette discipline intellectuelle : elle lui vaudra d'acquérir des notions précises sur presque toutes les sciences, en dehors de celles où il se spécialise, et d'atteindre un très haut degré de culture générale.

En janvier 1898, les Leusse vont passer quelques semaines sur la Côte d'Azur. Et voici l'âme d'un poète qui s'entr'ouvre, dans *Au Jour le Jour*, en des phrases comme celle-ci : « J'aime le grondement du tonnerre, mais j'aime aussi le sourire d'un astre dans le ciel bleu, le sourire d'une fleur cueillie au bord du chemin. » Rares échappées, qui se fermeront bientôt pour toujours, sous les coups du sort.....

En septembre 1898, les deux frères vont à l'exposition de Turin, visitent les lacs et l'Italie du Nord. Ils iront à Rome en 1900 pour le Jubilé pontifical, et parcourront les provinces méridionales un an ou deux plus tard.

Le 1<sup>er</sup> août 1899, ils assistent à Paris au mariage de leur cousin Louis, sixième marquis de Leusse et chef de la famille <sup>1</sup>. L'aîné retournera souvent dans la capitale, où il fréquentera les bibliothèques publiques, la Nationale surtout. Vers la fin de sa vie, son désir sera d'avoir un pied-à-terre, une modeste « cité des livres » à l'ombre de Notre-Dame, sur un quai tranquille ; mais, comme beaucoup d'autres, c'est un rêve qui ne se réalisera pas.

Après le mariage de sa sœur <sup>2</sup>, il ira fréquemment la voir en Bretagne. Pendant ces séjours, qui seront pour lui de vraies vacances, il reprendra toute sa gaieté de jeune homme et il se joindra volontiers à sa sœur et à son beau-frère dans leurs obligations mondaines, tout en sillonnant la contrée à bicyclette pour continuer ses recherches d'archéologie, d'héraldique et d'histoire religieuse.

Mais s'il était un cycliste fervent, Godefroy de Leusse fut aussi un pionnier de l'automobile. A partir de 1898, il

1. Avec Gwendoline de Bastard.

2. Marguerite de Leusse épousa le comte Édouard de La Moussaye le 8 septembre 1903.

acquiert successivement et conduit avec son frère plusieurs véhicules encore bien rudimentaires, ancêtres des voitures actuelles <sup>1</sup>. En 1900, tous deux passent ensemble l'examen de conduite et prennent leurs brevets de capacité : ceux-ci portent les numéros 251 et 252 de la ville de Lyon, et leur confèrent vraiment le titre d'anciens de l'auto.

C'est l'âge héroïque : les pannes se succèdent de lieue en lieue, les chauffeurs passent sous leur machine plus de temps, pour ainsi dire, qu'à son volant. Mais ce sont là malchances qui amusent notre personnage, en même temps qu'il s'intéresse à la mécanique automobile et arrive à la posséder à fond. Il s'en félicitera quelques années plus tard, sur le front de bataille.

Malgré les aventures les plus variées, qui les trempent souvent jusqu'aux os et les obligent à rentrer chez eux à toutes les heures de la nuit, les deux frères font de véritables randonnées sur ces engins primitifs. Ainsi du 13 au 16 août 1901, leur tricycle les porte à la Grande Chartreuse, à Grenoble, à Aix-les-Bains et les ramène en Mâconnais par le Bugey.

\* \* \*

En Mâconnais, disons-nous. Il est temps d'en parler, puisque Godefroy de Leusse y passa la plus grande partie de son existence.

Le père de M<sup>me</sup> de Leusse, M. Joseph Turin, était propriétaire du château d'Hurigny, situé en Saône-et-Loire, à sept kilomètres au nord de Mâcon. Quand sa fille se maria, elle vint y passer l'été avec son mari et ses enfants. Pour les loger plus commodément, M. Turin fit construire, près de l'entrée principale du château, une petite habitation couverte en tuiles vernies aux dessins brillants et

1. Un tricycle de Dion, un quadricycle Dumont à deux places, une voiturette Bollée à trois roues.

dont l'architecture s'apparente à celle des chalets suisses. De fait, ce logis gardera le nom de Chalet.

C'est là que notre personnage passa une partie de son enfance et ses vacances de collégien. A la mort de leur père, M. et M<sup>me</sup> de Leusse s'installèrent au château. Après la fin de leurs études, les deux frères habitèrent ainsi Hurigny de juin à décembre. Ils y menaient la vie large et hospitalière qui était celle de cette heureuse époque, sortant beaucoup, en voiture, en bicyclette ou en « teuf-teuf »<sup>1</sup>, prenant part à de fréquentes réceptions et à de nombreuses réunions de famille<sup>2</sup>.

Ils faisaient aussi de longues courses aux environs. L'aîné prenait des notes sur tout ce qui pouvait augmenter ses connaissances : édifices religieux et monuments civils, mine de charbon et atelier de vannerie, Saint-Point et ses souvenirs lamartiniens qu'il décrit longuement et dont il exécute des dessins frappants d'exactitude. Citons de ces dernières pages une phrase où se révèlent son observation aigüe et son sens artistique :

« Dans une crique... une femme lave du linge, tandis « qu'un rayon de soleil égaré l'éclaire sous sa coiffe et fait « briller à ses doigts quelques gouttes d'eau, claires comme « des diamants<sup>3</sup>. »

A Hurigny, il est comme tous les siens très assidu à l'église. Il s'occupe des repositoires de la Fête-Dieu dont il décrit la procession, de même que celles de la Saint-

1. Surnom donné en leur temps aux tricycles et quadricycles à pétrole, d'après le bruit de leur moteur.

La jeunesse était nombreuse dans les propriétés voisines d'Hurigny. Les frères Leusse allaient voir, entre autres amis, Louis Jacquier à Nancelle, Édouard de La Chesnais à La Salle, Enguerrand et Henri de Milly à Berzé, Henri, Camille et Stéphane Jarre à Senozan. Ils les recevaient chez eux : on jouait aux boules, au tennis.

2. Notamment chez Emmanuel de Leusse, leur frère aîné, qui avait épousé Valentine de La Chaise et qui habitait à Saint-Vallerin, près de Buxy ; ou, plus près d'Hurigny, chez leurs cousins les Hippolyte de Leusse, au château de Prissé.

3. *Au Jour le Jour*, 5 juillet 1897.

Abdon le 30 juillet, de la Saint-Fiacre le 4 septembre. Il note soigneusement les vieux usages qui se rattachent à ces cérémonies.

Ainsi à la Fête-Dieu : « Après la bénédiction, trois « femmes posent de petits enfants à la place où était « l'ostensoir, afin d'obtenir qu'ils marchent vite. » A la Saint-Fiacre : « Après la messe, que marquent les sonneries d'un clairon, les membres de l'association des jar« diniers descendent par le parc : ils viennent nous offrir « une couronne de pain bénit portée sous le baldaquin « doré... une musique composée d'un fifre et de deux ins« truments joue l'aubade... » Après les vêpres de la Toussaint il voit « le cimetière, parsemé sur toutes les « tombes de petites bougies allumées ». A Noël, pour la messe de minuit, on tire du château, « au moment de « l'Élévation, le coup de fusil traditionnel : mais, comme « le reste, cette habitude se perd et un seul coup de fusil « fait écho au nôtre » <sup>1</sup>.

Coutumes anciennes, traditions de la vieille France chrétienne, déjà sur leur déclin dès cette époque, est-il possible qu'à cinquante ans de distance elles aient toutes disparu ?

A la campagne aussi, Godefroy de Leusse travaille beaucoup. Il emmène à Hurigny, par le vapeur à aubes qui remonte la Saône et sur lequel il prend place, des balles de livres achetés au cours de l'hiver et qu'il étudie longuement, chaque jour, dans sa chambre. A Mâcon, il fait déjà des recherches aux Archives départementales. Il va visiter les vieux sanctuaires de la région, comme la chapelle de Saint-Criard à Verchizeuil dont il fait, le 15 octobre 1897, une description minutieuse et des croquis très précis.

\* \* \*

Ainsi, sans dédaigner les distractions de la jeunesse,

1. *Au Jour le Jour, passim.*

poursuit-il inlassablement les travaux qui le passionnent.

Vers 1900, c'est un jeune homme studieux, timide et réservé ; bien portant, quoique soumis à de fréquents maux de tête ; gai, enjoué, serviable, mais traversé par des accès de spleen dont ses notes quotidiennes portent la trace <sup>1</sup> ; d'une intelligence très prompte, d'un jugement plus mûr que ne le comporte son âge. Quant à ses tendances morales, on peut déjà les entrevoir dans les lignes suivantes de son journal :

« J'ai commencé à lire *Récits d'une sœur*. C'est curieux  
« comme pour certains la vie semble parcourir la même  
« route, dans le même sillon. J'aime bien ce livre parce  
« qu'il peut se résumer en deux mots : amour et souffrance <sup>2</sup>. »

1. « Le vent souffle en vraie tempête : comme ce vent va bien avec un  
« cœur triste... Je suis dans mes jours sombres... Je suis dans mes jours  
« de désespérance. Je croyais pourtant bien être arrivé à me rendre insensibile à tout... » (*Au Jour le Jour*, décembre 1897.)

2. *Au Jour le Jour*, 7 mars 1897.



### CHAPITRE III

## LA JEUNESSE BIENFAISANTE LES PATRONAGES DE SAINT-PONTIQUE

Ces deux mots qui, à vingt-quatre ans, jaillissent spontanément de son cœur, à la lecture d'un livre qu'il aime, Godefroy de Leusse les porte déjà en lui depuis longtemps, comme des flambeaux. Ils éclairent l'autre voie qui est sienne, voie parallèle à celle de l'étude, dont faisait mention le chapitre précédent : voie supérieure, par toute l'élévation morale que découvrent ses horizons, par tous les sacrifices que comporte son itinéraire. Amour et souffrance, tels sont bien les deux pôles vers lesquels, de l'enfance à la vieillesse, convergent son altruisme et son abnégation.

\*  
\* \*

Dès l'année 1886, c'est-à-dire à l'âge de treize ans <sup>1</sup>, il fut attiré vers la grande œuvre des patronages catholiques lyonnais. Il se dévoua tout spécialement à l'un d'entre eux, situé derrière les « voûtes » <sup>2</sup> de la gare de

1. Nous avons retrouvé dans les papiers de M. de Leusse des comptes faits par lui et qui montrent qu'en 1886 il notait déjà certaines dépenses effectuées pour le patronage de Sainte-Blandine.

2. On appelle ainsi à Lyon les passages voûtés au-dessus desquels s'élève la gare proprement dite et qui conduisent aux quartiers populaires de la presqu'île.

Perrache, dans cette partie de la presqu'île qui se resserre entre le Rhône et la Saône, où la prison Saint-Paul dresse ses sombres façades et où vivent, en des rues tristes et sans grâce, des milliers de petits commerçants, de chemists, d'artisans et d'ouvriers.

Ce patronage, qui se trouvait dans le ressort de la paroisse de Sainte-Blandine, fut fondé en 1880 par le curé de celle-ci, l'abbé Monier. Son premier président fut M. Paul de Rosière. Il fit partie d'une œuvre placée par le cardinal Caverot sous le vocable de saint Pontique, le jeune compagnon du martyr de Blandine : il s'étendit peu à peu vers la Croix-Rousse, aux paroisses de Saint-Augustin, de Saint-Denis et du Bon-Pasteur. Le patronage de Sainte-Blandine fut mis sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance. Son siège se trouvait au n° 48 du Cours Charlemagne.

Cette œuvre, qui existe toujours, Dieu merci, « a pour « but la préparation des garçons des paroisses pauvres à la « Première Communion et assure leur persévérance »<sup>1</sup>. A l'époque dont il s'agit ici, les locaux sont ouverts le dimanche matin et soir ainsi que le jeudi après-midi. « Des « jeunes gens dévoués et un aumônier s'occupent d'eux « (de ces enfants) toute la journée, leur donnant l'exemple « du dévouement et de la fraternité chrétienne »<sup>2</sup>. » Les exercices religieux alternent avec les jeux. Le jeudi, les jeunes gens précités enseignent aux petits enfants des écoles les premiers éléments de la religion.

Tel est le cadre où, pendant une trentaine d'années, la générosité de cette âme d'élite va se donner librement carrière, avec une intensité, une persévérance, un don de soi qui apparaissent en vérité comme peu communs. Certes bien des jeunes gens de la bourgeoisie lyonnaise ou d'ailleurs se sont occupés de patronages : mais il y a la manière... Celle de Godefroy de Leusse, la voici.

1. *Echo de Saint-Pontique*, Lyon, Impr. X, Jevain, 18, rue François-Dauphin, n° 13, mars 1898.

2. *Echo de Saint-Pontique*, n° 13, mars 1898.

Chaque dimanche, il se rend au local du Cours Charlemagne avant l'arrivée des enfants : bien souvent il « ouvre le patronage », à six heures et demie du matin. Une heure plus tard arrivent les petits Perrachois : les voilà 80, 100, 150 qui crient, courent et gambadent dans la cour.

Avec quelques amis aussi dévoués que lui — MM. Gaston d'Eyssautier, A. Lacuria, Paul et Attale Guigou, Ferdinand Villelongue<sup>1</sup>, Eustache Prénat, Antoine David, Robert Belmont, Louis Saint-Olive, Collombet, Guinet, Jacquemont (pour ne citer que ceux dont les noms reviennent constamment sous sa plume) — M. de Leusse organise les parties de « balle empoisonnée », d'échasses, de barres, de gymnase, de ballon, de « garruche », de boules, de chariots, de tonneau, de « bataille » ou de billes. D'une gaieté entraînante, d'une humeur toujours égale, d'une indulgence qui n'exclut pas la fermeté, il est l'animateur, le boute-en-train, le *deus ex machina* de tous ces petits déshérités du sort.

Entre temps il les mène à la chapelle — dont il allume, puis éteint les cierges — pour la messe, l'instruction, les vêpres, l'adoration, le salut, la prière. Il les fait goûter, il les compte à l'arrivée et au départ. A midi il retourne chez ses parents, il déjeune à la hâte : puis, de toute la vitesse de sa bicyclette, il revient aussitôt.

Il ne repartira définitivement que vers six ou sept heures du soir, quand le dernier enfant aura quitté le patronage, après en avoir lui-même fermé les portes. Quand il sera entré au conseil, il y retournera encore assez souvent le soir, pour prendre part aux réunions.

Le jeudi, il vient tout l'après-midi, parfois le matin quand c'est jour d'adoration dans la paroisse. Les « Messieurs du jeudi » sont là, pour le catéchisme des petits : MM. Payen, Bruyère, Lavoipierre, etc... Quant à lui, il

1. M. Villelongue, un peu excentrique, venait parfois le soir au patronage en habit, avant de sortir : et il lui arriva, dit-on, d'y laver la vaisselle dans cette tenue plutôt imprévue. Il fut plus tard reporter de guerre en Afrique.

est le Monsieur du dimanche et du jeudi, de toutes les corvées de tous les labeurs pour la bonne marche de l'œuvre.

Les rigueurs de la température ne l'arrêtent pas plus en ce premier apostolat qu'elles ne l'arrêteront plus tard dans les autres. L'hiver, par des froids de  $-10^{\circ}$  à  $-12^{\circ}$ , il passe des journées entières et successives dans ces cours, ces préaux glacés. Un des garçons est-il enrhumé ? Il lui prête ses gants fourrés. Un autre, le 1<sup>er</sup> janvier, n'a-t-il pas eu de bonbons ? Il lui achète un sac de chocolat. L'un d'eux est-il malade ? Il le fait examiner par son ami le jeune docteur A. Carrel, celui qui deviendra plus tard l'illustre auteur de *L'Homme, cet inconnu*.

Bien souvent, la cour est un cloaque de boue, les chutes sont nombreuses ; il faut laver les enfants, astiquer leurs pauvres vêtements, pour éviter que les parents ne se fâchent et n'interdisent le « patronne ». Il faut être le confident de ces « gones »<sup>1</sup>, leur distribuer une justice roide parfois mais toujours équitable, écouter leurs petites histoires, faire échec aux tentations du dehors, éloigner les mauvais camarades, attirer et encourager ceux qui hésitent, ceux qui flanchent, ceux qui n'ont pas envie de revenir...

Les jours de fête, le travail est plus intense encore, surtout lors de la « patronale » ou fête patronale, qui se célèbre aux environs de la Chandeleur. On arrange la chapelle, on achète le vin et les provisions pour les repas offerts aux enfants, et puis on sert à table, on lave la vaisselle, on range.

1. Sur ce mot bien lyonnais, nous avons retrouvé une fiche de M. de Leusse, parmi ses papiers relatifs au patronage. Nous tenons à la reproduire ici, comme exemple de sa curiosité universelle :

« *Gone* en vieux français veut dire robe ; cela signifie donc un garçon « en robe. On voit ainsi vêtu le jeune garçon qui tient la bride du cheval « de la rue Grenette (à Lyon), vrai type du gone. Les élèves de Christ « College, à Londres, portent encore une robe bleue qui leur descend jus- « qu'à mi-jambe : ils avaient déjà ce costume au xv<sup>e</sup> siècle, date de leur « fondation. Les Anglais ont d'ailleurs conservé le mot *gown* (qui désigne « une robe de dame). Locution lyonnaise : « Mal goné », pour mal habillé. »

Quant à la Première Communion, c'est la grande solennité du patronage. Elle se prépare longtemps à l'avance, par trois semaines d'instructions chaque soir. M. de Leusse y assiste souvent. Il passe intégralement avec les enfants les trois journées de leur retraite, dont il dresse le programme heure par heure et dont il organise jusqu'aux chants. Il leur procure des images pieuses et il « est très touché, ému » de ce que plusieurs, sans l'avertir, vont lui acheter aussi une image comme souvenir. Le lendemain il les mène à la Confirmation, le surlendemain à Fourvière : bref, de toute la semaine il ne les quitte pas.

Avec d'autres « directeurs » du patronage, il fait faire aux « gones », le lundi de Pentecôte notamment, de grandes promenades : à la « campagne » des Minimes, à Francheville, à Brindas, à Mongré, au Pilat et ailleurs. Parfois il demande à ses parents de les accueillir à Huriigny : il fait alors avec eux à pied les sept kilomètres qui séparent la gare de Mâcon du château, à l'aller comme au retour ; et c'est, entre toutes, une joie pour ces pauvres gamins de passer quelques belles heures sous les ombrages du noble parc et d'y savourer l'excellente chère qu'on leur prépare. Il les conduit aussi à Barollière, au-dessus de Saint-Chamond, pour faire des retraites dont il assiste avec eux à tous les exercices.

Mais ces repas, ces fêtes, ces déplacements, et l'entretien du local, et les mille exigences de la vie d'une société, si humble soit-elle, coûtent cher. Le patronage est très pauvre : il faut lui trouver de l'argent. Aussi les réunions de bienfaisance se succèdent-elles, et M. de Leusse en est toujours l'infatigable animateur.

Soirées artistiques dans les salons Monnier, dans ceux de Maderni, où gens du monde et professionnels chantent, déclament, jouent la comédie ; séances de Guignol Lyonnais avec les vieilles pièces du répertoire de Mourguet, les meilleures, les plus appréciées ; ventes de charité de Saint-Pontique, où M<sup>me</sup> de Leusse tient le comptoir de la mercerie ; et c'est lui qui met tout sur pied, qui choisit les

artistes, qui retient les salles, qui envoie les invitations, qui place les billets, qui tient les comptes.

Mais la grande recette de l'année s'obtient par la représentation du cirque. Depuis le Second Empire, la dynastie des Rancy, sous son immense « chapiteau » de l'avenue de Saxe, connaît la faveur toujours constante des Lyonnais. Très charitables, MM. Alphonse ou Napoléon Rancy ne refusent jamais leur concours à une œuvre méritante, et notamment aux œuvres de jeunesse de la paroisse Sainte-Blandine, au profit desquelles, entre 1897 et 1902 tout au moins, ils donnent chaque année une séance.

M. de Leusse va les voir longtemps d'avance, pour fixer la date de « sa » représentation et en composer avec eux le programme. Il fait imprimer environ 2.800 lettres d'invitation, qu'il porte par toute la ville ; il s'occupe des affiches, des annonces aux journaux. Certes il est aidé par ses amis et même par sa famille, mais c'est lui qui organise, c'est lui qui paie le plus de sa personne. L'avant-veille et la veille, il tient le bureau de location toute la journée. A la séance, il fait la quête avec « ces Messieurs du comité ». Enfin il établit les comptes. La représentation de 1902 rapporte net 811 francs, qui servent à payer au boulanger du patronage ses notes des trois années précédentes ; et il reste encore un reliquat de 80 francs. Heureux temps !

\* \* \*

L'œuvre de Saint-Pontique, après quelques années d'existence, sentit le besoin de « garder note de tout ce « qui se disait ou se faisait de notable au Patronage »<sup>1</sup>, et de publier un modeste périodique. Le premier numéro de l'*Écho de Saint-Pontique* parut pendant l'été de l'année 1895. Peu à peu et probablement assez vite, M. de Leusse

1. *Écho de Saint-Pontique*, n° 1, 14 juillet 1895, A nos Lecteurs.

y prit une place de plus en plus considérable. La tâche monotone d'assurer la rédaction mensuelle d'une semblable publication ne semble pas avoir suscité une armée de compétiteurs ; et là comme partout, comme toujours, notre personnage se chargea de la corvée. Il ne devait pas s'y déplaire, d'ailleurs. Sa piété ardente, son besoin de se dévouer et aussi son tempérament d'homme d'étude lui dictaient tout naturellement ces pages très variées, remplies d'exhortations familières, de croquis historiques, de saynètes amusantes, de contes moraux, de légendes pieuses, d'anecdotes, de bons mots, et surtout de « chroniques », comptes rendus plaisants, simples, nerveux, où revit, mois après mois, toute l'existence de ces patronages.

M. de Leusse devint bientôt le directeur de l'*Écho*, en même temps que son principal rédacteur <sup>1</sup>. Aucun article ne porta jamais sa signature : mais il suffit d'en lire quelques-uns pour y reconnaître sans peine cette perfection de la syntaxe, cette netteté du style, ces réminiscences classiques, ces tournures de phrases, ces citations latines, ces expressions qui portent sa marque indélébile ; et aussi des préoccupations de l'esprit et du cœur comme la suivante :

« Pourquoi ne ferions-nous pas une petite société de secours mutuels pour aider nos petits gones dans la misère ? Quelques sous par semaine, un café de moins, la privation d'un tramway, il n'en faudrait pas beaucoup... <sup>2</sup> » Vingt-deux ans plus tard, celui qui écrit ces lignes fondera la Société de Secours Mutuels d'Hurigny. « Qui sait s'il n'y a pas dans le soulagement de la misère une joie que nous ne comprenons pas ? <sup>3</sup> » Ah ! certes, c'est là une joie qu'il a comprise, lui, qu'il a dû éprouver toute sa vie, avec une intensité ressentie par bien peu de mortels !

1. Renseignements donnés à l'auteur par M. de Leusse lui-même.

2. *Écho de Saint-Pontique*, n° 27, mai 1899.

3. *Écho de Saint-Pontique*, n° 27, mai 1899.

Et ailleurs : « ...Le pauvre chroniqueur de Sainte-Blancine, dont tout le monde du reste connaît l'amour du silence, n'a plus qu'à se taire. Il le fait avec plaisir <sup>1</sup>... » Ces mots, qui semblent vouloir être ironiques, le peignent tout entier : car nul n'a poussé plus loin la passion du silence.

L'extrait suivant d'une « chronique » montre comme il s'ingénie à distraire ses « gones », à varier leurs plaisirs : « Nous avons fait notre petit possible pour que ce mois ne s'écoule pas sans joie. Le premier dimanche de janvier, un superbe arbre de Noël... Le second dimanche, les jeunes gens de la paroisse représentaient les mystères de Noël... Le troisième dimanche avait lieu une vente, petite fête toujours appréciée... Le quatrième dimanche, nous avons tiré la tombola annuelle... <sup>2</sup> »

Arrêtons là ces citations. Elles suffisent à indiquer l'importance de la contribution fournie par cette plume d'apôtre au « petit journal d'un petit patronage » <sup>3</sup>, et le service rendu sous ce nouvel aspect à l'œuvre à laquelle M. de Leusse donna le meilleur de sa jeunesse.

\*  
\*  
\*

Le patronage était dirigé par un comité ou conseil, dont la composition était la suivante en 1897 : MM. Gaston d'Eyssautier président, Paul Guigou vice-président, Attale Guigou trésorier, F. Villelongue secrétaire, enfin le vicomte G. de Leusse. A sa mort, le 1<sup>er</sup> mars 1902, M. d'Eyssautier fut remplacé par M. P. Guigou.

Dès son entrée au patronage, M. de Leusse en a été l'un

1. *Écho de Saint-Pontique*, n° 33, novembre 1899.

2. *Écho de Saint-Pontique*, n° 36, février 1900.

3. *Écho de Saint-Pontique*, n° 14, avril 1898.



des « directeurs », comme nous l'avons vu. Mais son dévouement exceptionnel l'a fait monter rapidement en grade. Après être entré au conseil, après avoir pris en main la direction et la rédaction à peu près exclusives de l'*Écho*, il devient trésorier de toute l'œuvre de Saint-Pontique. Nous avons retrouvé ses comptes, très détaillés, de 1897 à 1900. Ils font ressortir un budget annuel d'une dizaine de mille francs, ce qui pour l'époque représente une somme assez importante, et permet d'entrevoir quelques-unes des difficultés que rencontrait notre personnage dans ce travail de comptable, assez nouveau pour lui et qu'il devait trouver parfaitement désagréable.

Bientôt il est nommé vice-président de Sainte-Blandine. Le 23 février 1904, son ami Paul Guigou lui écrit :

« J'ai pris la décision irrévocable de me démettre de  
« mes fonctions de président... Tu prendras ma succession  
« et tu rempliras mes fonctions, j'en suis certain, beau-  
« coup mieux que je n'ai pu le faire... L'affection dont tu  
« te trouves entouré de la part aussi bien des directeurs  
« que des enfants te rendra la tâche facile. Il faut absolu-  
« ment que tu me remplaces... Je te prie instamment de  
« bien vouloir lire cette lettre aux directeurs. »

M. Guigou se heurte à un mur. Prendre la parole, se mettre en avant, attirer l'attention sur lui, même dans les limites particulièrement modestes dont il s'agit ici, M. de Leusse y répugne instinctivement. Il refuse. Les membres du conseil, les directeurs, les amis reviennent à la charge : G. Saint-Olive lui écrit : « Je vous en conjure, « prenez la présidence... Tous vous désirent tant ! » Rien n'y fait. C'est M. A. Lacuria qui est nommé. M. de Leusse reste vice-président : il présidera parfois le conseil en l'absence de son chef.

Ainsi continua-t-il ses activités à Saint-Pontique jusqu'à son départ pour la guerre en 1914. Après la victoire il quitta Lyon et dut renoncer définitivement, avec beaucoup de chagrin, n'en doutons point, à s'occuper de ses chers petits Perrachois.

\*  
\* \*

Et maintenant, si l'on veut savoir à quel point cet homme de bonne volonté a réussi dans les multiples tâches qu'il s'imposa si longtemps à Sainte-Blandine, il n'est que de parcourir quelques-unes des lettres que les enfants du patronage lui écrivirent, et qu'il avait gardées parce que, dans les longues détresses morales de son âge mûr, elles le consolait de bien des ingrattitudes. Il faut citer aussi quelques lignes des réponses qu'il leur envoyait et des notes qu'il écrivait à leur sujet dans son journal intime, pour avoir une idée, si vague soit-elle, des trésors de délicatesse et de sensibilité renfermées dans ce cœur qui se livrait si rarement.

Pendant tout un hiver, il a donné des répétitions de latin à l'un des « gones », nommé Émile Jacquemet, qui se prépare à entrer au petit séminaire. D'après ses notes quotidiennes, il est facile de voir à quel point il s'occupe de cet enfant. Il le suit pendant plusieurs années. Et voici, quand l'été l'éloigne de Lyon, comment lui écrit le petit :

« Cher Monsieur de Leusse, je ne puis vous dire le plaisir que j'ai eu en lisant votre lettre : je crois que la joie me faisait sauter... A bientôt, Monsieur Godefroy... J'aurai le bonheur de vous embrasser... Étant en promenade, j'ai pensé à vous... »

C'est là peu de chose, dira-t-on : ce peu de chose toutefois qui, de 14 à 18, allait faire de tant d'hommes des héros, par dévouement pour leurs officiers, qui savaient se faire aimer.

Voici les lettres d'un autre garçon, Léon Soullier :

« Qu'est-ce que je serais donc si j'étais ingrat pour vous, Monsieur de Leusse, qui nous avez tous tant amusés, qui avez rendu notre vie si douce au patronage ! Aussi croyez bien que tous les gones du Patronage vous sont reconnaissants de ce que vous avez fait pour eux. C'est, sans vous flatter, vous qu'ils aiment le plus... Quels

« regrets de tous que vous n'y soyez pas ! Tout le monde  
 « vous réclame... Vous êtes présent dans l'esprit de tous.  
 « Vous étiez toujours le premier pour faire marcher un  
 « jeti : vous ne pouviez pas vous fâcher, car aussitôt vous  
 « vous mettiez à rire. Vous pardonniez à tous leurs petites  
 « sottises, et c'est cette indulgence qui fait qu'on ne peut  
 « vous oublier. »

Quant à lui, voici ce qu'il répond :

« ...Ces occupations (à Hurigny) ne m'ont pas empê-  
 « ché, je vous l'assure, de trouver que les journées à la  
 « campagne comptent au moins douze heures de plus qu'à  
 « la ville. Je les écourte, il est vrai, en me transportant  
 « par la pensée, le dimanche et le jeudi, Cours Charle-  
 « magne... Dites-leur à tous que je ne les oublie pas, et  
 « que je laisse bien chaque année à Lyon au moins la  
 « moitié de mon cœur dans la cour de ce cher 48... »

Le 7 juin 1897, il conduit la « ballade » du patronage à Francheville. Il sert le déjeuner et le goûter des enfants, il jote avec eux toute la journée, il les ramène à Perrache. Puis il leur dit au revoir, car il part le lendemain pour Hurigny. Le soir, il écrit dans *Au Jour le Jour* : « Après  
 « que tous et chacun m'ont dit adieu, n'imaginent-ils pas  
 « de battre un ban en mon honneur, en me remerciant  
 « de les avoir accompagnés aujourd'hui. Je me sauve,  
 « car quelque chose me piquotte sous les paupières. Ils  
 « sont bien gentils... »

Nous savons ce que pensent de lui ses supérieurs et ses pairs. Il est parfois — très rarement — obligé de mentionner leurs éloges dans son journal, notamment le 5 février 1900, après une cérémonie suivie d'un dîner auquel avaient participé tous les chefs de Saint-Pontique : « M. Lacuria  
 « prend alors la parole... et me couvre de fleurs et de com-  
 « pliments que, comme serveur, j'entends de derrière une  
 « porte ; mais j'avoue que les applaudissements des en-  
 « fants me font bien plaisir, ainsi que les mots aimables  
 « des directeurs qui sont vers moi... »

Restons-en là. Nous en savons assez pour entrevoir la

somme de dévouement dépensée par M. de Leusse au patronage de Notre-Dame d'Espérance, à un âge où l'enfance et la jeunesse, égoïstes par essence, ne songent guère d'habitude qu'à leurs satisfactions personnelles. Il s'agit ici, nous en avons dès maintenant la preuve, d'une nature exceptionnelle, que son élan vers le divin rend capable de se donner entièrement au service de ses semblables. Les chapitres suivants de cette monographie ne feront que noter les diverses étapes d'une ascension continue vers les plus hautes sphères de l'amour du prochain, par la souffrance et par le renoncement.

\*  
\* \*

Le patronage n'est pas la seule œuvre religieuse et bienfaisante dont M. de Leusse se soit occupé à Lyon. Bien d'autres encore ont eu la chance de le compter parmi leurs militants.

Et d'abord, comme il est naturel, certaines de celles qui florissaient dans la paroisse de Sainte-Blandine. *Au Jour le Jour* fait très souvent mention de ses sorties le soir, pour se rendre aux réunions de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul dans ce quartier. Il fait des « visites de conférence », allant voir les familles pauvres et leur apportant des secours : il tient la liste des familles visitées et de leurs adresses. Son champ d'action s'étend non seulement sur Sainte-Blandine, mais sur les quartiers si déshérités de la Quarantaine et des Étroits. Le 11 mars 1898, il se rend en habit à la soirée donnée Salle Philharmonique au profit de cette œuvre : il reçoit les cartes d'entrée et fait la quête.

Il est trésorier de l'Œuvre Dominicale de France, instituée pour propager la sanctification et le repos du dimanche. A la réunion annuelle il présente le budget, après y avoir longuement travaillé les jours précédents. Il as-

# LIBRAIRIE LARDANCHET

LYON, 10, Rue P<sup>l</sup>-Carnot. — 100, Fbg St-Honoré, PARIS

---

J. MICHLOUD. <i>Les cuirassiers de Lyon en 1914.</i>	600
M <sup>e</sup> DE ROUX. <i>Histoire religieuse de la Révolution à Poitiers.....</i>	1.200
P. DOMINIQUE. <i>Le 14 Juillet.....</i>	350
J. BERTAUT. <i>Vie aventureuse de Louis XVIII.</i>	450
— <i>Talleyrand.....</i>	400
J. D'ELBÉE. <i>Le Miracle d'Henri IV.....</i>	450
DUSSANE. <i>Reines de Théâtre.....</i>	300
— <i>Notes de Théâtre (1940-1950).....</i>	390
G. GAUDY. <i>Combats Libérateurs.....</i>	300
H. LE MARQUAND. <i>Tourville.....</i>	400
A. LESTRA. <i>Le Père Boisard, prêtre-ouvrier ..</i>	400
— <i>Le Père Coudrin (Marche à terre)</i>	650
H. MASSIS. <i>D'André Gide à Marcel Proust.</i>	500
— <i>Découverte de la Russie.....</i>	350
É. HENRIOT. <i>De Lamartine à Valéry.....</i>	450
— <i>Recherche d'un château perdu... ..</i>	300
G. THIBON. <i>L'Échelle de Jacob (8<sup>e</sup> mille).....</i>	300
— <i>Ce que Dieu a uni (66<sup>e</sup> mille).....</i>	300
— <i>Nietzsche (12<sup>e</sup> mille).....</i>	450
Ch. MAURRAS. <i>La Balance Intérieure.....</i>	650

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

